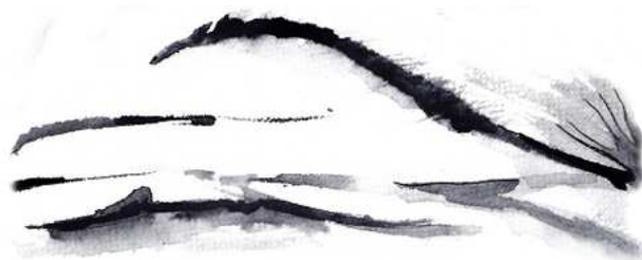


Elise Vonaesch

Clandestines



janvier 2018

Si eux se taisent, les pierres crieront.

Evangile de Luc 19:40

Les Justes de France pensaient avoir simplement traversé l'Histoire. En réalité, ils l'ont écrite.

Simone Veil

Le marché s'active dans les ruelles du village quand soudain, des chevaux font claquer bruyamment leurs sabots sur le sol sableux. On entend aussitôt une voix qui crie : « Place ! Place ! » et, en levant les yeux, on aperçoit un gros homme siéger sur la charrette que les chevaux tirent. « Que se passe-t-il, encore ? demande un poissonnier dont les paniers ont été piétinés.

- Vous ne pouvez pas rester là, dit le nouvel arrivant.
- Et pourquoi donc ?
- Ordre du Roy. »

Le gros homme descend de la charrette et s'approche du mur, déroulant une immense affiche. Il pousse du coude le marchand qui reballe ses poissons en soupirant. Après avoir placardé l'avis, il remonte sur la charrette et se dépêche de fendre la foule qui se précipite déjà. Jeanne retient son frère lorsqu'il veut se mêler à l'agglutinement. « N'y va pas, lui dit-elle. Ce sont encore des lois contre les Protestants... » Alors il s'éloigne de la cohue tandis qu'un lettré commence la lecture de l'avis, clamant les nouvelles interdictions comme on accuserait un condamné à mort.

Affairée à vider son panier sur la table dressée, Jeanne se tourne vers son frère et demande, les sourcils froncés : « Et Louise, que fait-elle ? »

Le jeune homme hausse les épaules.

Il fait beau ; du moins, l'air est chaud. Le soleil brille sur les Cévennes à travers les nuages du Royaume. Au loin pointe le clocher de l'église vers le ciel, et à proximité trône un bûcher prêt à sévir. Il n'y a pas longtemps, un feu s'est agité à en émerveiller la foule, ardent, détruisant, attrapant par ses flammes la vie du condamné afin de l'étouffer.

Jeanne et son frère ne sont pas allés voir ce spectacle qui causa tant de joie.

Une jeune fille arrive, essoufflée, devant la table aux pains exposés. Elle porte une chemise blanche, manches retroussées, ainsi qu'une jupe à l'ourlet usé sur laquelle est revêtu un tablier. Quelques cheveux mal attachés quittent son chignon et viennent caresser sa peau basanée.

Louise vit à l'orée de la forêt, dans la chèvrerie en haut de la colline qu'on aperçoit à peine du village, entre les toits des maisons irrégulières et au bout du long muret qui gravit la butte. Chaque semaine, quand elle se rend au village, elle dévale la pente précipitamment, toujours chargée d'un ou de plusieurs paniers.

En bas, cependant, il y a trop peu de verdure pour ajouter un peu de couleur à ce village aux portes en bois

et aux murs effrités, entre lesquels se suivent quelques marches creusées. La couleur de la terre s'accroche au bas des vêtements, sur les chaussures et les sabots, colore les tissus trop ternes et couvre le rouge des tuiles en haut des maisons. C'est entre les parois de pierres irrégulières que Louise retrouve Jeanne. Elle étale sa marchandise sur la même table que sa cousine, ne se demandant jamais si elle gêne qui que ce soit. « Ah, cela fait un moment que je t'attends ! dit Jeanne.

- Oui, je sais. Mais je n'ai pas beaucoup de retard, cette fois-ci.

- Eh, la Louise ! s'écrie une femme. Comment que tu vas ? »

Une autre marchande, qui s'aperçoit de leur présence, les salue à distance. Louise met en place le lait, le fromage, le beurre. Elle demande à Jeanne le motif de l'avis placardé ; elle lui répond simplement que c'est « comme toujours ». Autour d'elles, tous crient de partout ce qu'ils vendent, tous font leur possible pour couvrir la voix trop portante du voisin. Alors, prise par l'effervescence ambiante, toutes deux commencent à vanter et à vendre.

Louise fait partie de ceux qui en disent plus avec les yeux qu'avec des mots. Les siens sont verts ; un magnifique vert émeraude, qui illumine son visage et concentre sur lui-même toute l'attention qu'elle prend plaisir à attirer. Elle est jolie, plutôt mignonne que belle ; on ne peut pas vraiment savoir. Il faudrait qu'elle ferme les yeux

quelques instants afin d'accorder un moment au reste de son visage.

« Comment vous appelez-vous ?

- Alice Pujol. Avec un P.

- Votre adresse ?

- 23, chemin d'Anduze.

- Et vous voulez envoyer ce télégramme à... à Lyon, c'est ça ?

- Oui, à ma fille, Hélène. »

Le postier se pencha vers la cliente et dit en chuchotant :

« Vous savez qu'il risque d'être lu par les Allemands ?

- Oui, je suis au courant. Mais je n'ai rien à me reprocher.

- Alors ça va. »

Il prit note du message et encaissa la monnaie. Mme Pujol le remercia et quitta la poste. Il n'y avait pas trop de queue, aujourd'hui. Quand elle passa la porte, elle aperçut deux soldats allemands bavarder sur le trottoir d'en face, et un cycliste traverser la rue devant elle. Il la salua poliment tout en poursuivant sa route.

Mme Pujol prit la direction du *chemin d'Anduze*, traversa la rue et s'arrêta quelques instants devant un magasin de chapeaux. Elle se demanda si le sien ne faisait pas trop vieux, puis elle repartit aussitôt, pensant qu'au moins, avec ce vieux chapeau, elle serait moins triste si elle le perdait. Elle arriva dans la rue de la chapelle, bordée d'arbres irréguliers et de tous genres, qui se suivaient et formaient une ombre incomplète. Il y avait

très peu d'habitations près de la chapelle, et souvent personne ne passait, excepté le dimanche.

« Bonjour Madame Pujol ! »

Mme Pujol se retourna pour voir qui l'avait apostrophée.

« Bonjour, Monsieur le Pasteur.

- Comment allez-vous ?

- Je vais bien, merci. »

Il s'avança vers elle, souriant. Puis il tourna la tête, comme pour s'assurer que personne ne les entendait, et il dit tout bas : « J'ai du nouveau pour... » Et il pencha la tête sur le côté.

« Combien ? demanda Mme Pujol.

- Trois.

- Quel âge ?

- Le plus jeune a cinq ans et la plus grande en a quinze, je crois. Peut-être moins. »

Mme Pujol réfléchit rapidement, puis fit signe qu'elle acceptait. « Et... demanda-t-elle à voix basse : où sont-ils, à présent ? » Le pasteur s'apprêtait à lui répondre, mais une femme arrivait dans leur direction. Ils s'interrompirent lorsqu'elle passa près d'eux, déviant le sujet sur la pluie et le beau temps. Une fois la passante éloignée, le pasteur regarda à nouveau discrètement autour de lui et répondit : « Ils viennent de Clermont-Ferrand. Ils arriveront demain. » Mme Pujol approuva une nouvelle fois, et le pasteur la remercia avec un grand sourire.

« Merci beaucoup. Et merci pour ces enfants...

« A dimanche, Monsieur le Pasteur.

- A dimanche, Madame Pujol. »

Elle disparut au premier virage.

M. et Mme Pujol habitaient un pâté de maisons non loin de la petite ville d'Anduze. La distance du domicile à la

mairie ne durait pas plus de dix minutes et, avec le printemps, les arbres avaient à nouveau fleuri le long du chemin.

M. Pujol était un homme soucieux de sa bonne conduite, et malgré son apparence plutôt hostile, il restait très cordial à l'égard de son entourage. S'il pouvait paraître hargneux, souvent, c'était pour se défendre. Il montrait un comportement qui n'était pas le sien pour mieux s'innocenter devant ceux qui ne le connaissaient pas.

Il était issu de nombreuses générations ayant vécu dans le Languedoc, sans jamais avoir émis l'hypothèse de partir. Voilà près de cinquante ans qu'il y demeurait fidèlement. M. Pujol était médecin ; ou plutôt, il avait été médecin, car après qu'il eut raccommodé tous ses camarades dans les tranchées de Verdun à l'aube de sa carrière, l'apparente beauté que ce métier pouvait avoir, quand il avait l'intention de sauver des vies, avait laissé place à la réalité qui lamine les êtres vivants. Depuis, il exerçait son métier comme pharmacien.

M. Pujol passa devant l'école, le boucher, le barbier, puis devant une terrasse de laquelle on entendait brailler, toute la journée, ceux que le travail ne risquait pas d'assommer.

« L'Occupation des Boches, on s'en passerait bien !

- Parle moins fort, couillon, dit un homme à la même table.

- M'en fous, j'veux qu'ils m'entendent !

- Te fatigue pas, dit un autre. Ceux-là, ça se voit à leur gueule qu'ils comprennent pas le français. »

Il leva son verre et sourit à deux casques qui passaient. Ils lui rendirent poliment son salut.

A deux pas du café se trouvait le marchand de journaux, caché derrière la paperasse que personne ne voulait plus lire. Tout le monde pensait : « Il annonce que des mauvaises nouvelles, çui-là... » Et tous avaient en tête l'invasion de la Pologne, l'entrée en guerre de la France, l'exode de 40. Il n'y avait pas très longtemps, l'invasion de la zone libre figurait en première page.

Il lui était arrivé d'annoncer de bonnes nouvelles, pourtant. Les progrès, par exemple : ceux de la médecine, du transport, de la communication. Et puis la fin de la dernière guerre, avec l'armistice, la récupération de l'Alsace et de la Lorraine, bien qu'il eût aussi annoncé la longue liste des héros morts pour la patrie. Et puis sept ans auparavant, il y avait eu les congés payés.

C'était au temps où le marchand faisait résonner sa voix dans toute la rue pour vendre ses bouts de papier. Aujourd'hui les gens passaient devant lui sans s'arrêter, lassés des catastrophes irrépressibles. Cependant, cinq mètres plus loin, M Pujol se dit que cette fois, finalement, il achèterait le journal. Alors il fit demi-tour et revint en demandant :

« Quoi de neuf ?

- Ben, des offensives allemandes à l'Est, des corps morts retrouvés je ne sais où, des conférences, etc. » Et le marchand soupira.

« Alors : défaite des Alliés, oui... conférence, etc... Ah, la RAF... très bien... bombardements au nord, ça j'm'en fous... » M. Pujol continua de parcourir rapidement le journal, puis il le plia et le rangea dans sa veste.

« Effectivement, rien de bien intéressant... »

On parlait, dans le village, d'un couple qui s'était beaucoup aimé. Bien qu'il fût uni par un mariage arrangé, chacun de ces deux êtres sut reconnaître en l'autre les besoins qu'il avait. Tout avait commencé lorsqu'un père, dont le fils cherchait une épouse, partit frapper aux portes des foyers des environs, en quête d'une jeune fille en âge de se marier.

Il y en avait une à qui il pensait particulièrement. Elle habitait en haut de la colline, à l'orée de la forêt. Sa famille avait bonne réputation : des citoyens honnêtes, dignes de confiance et travailleurs appliqués. Il ne restait plus chez eux que la cadette, âgée de 22 ans, fort jolie et très convoitée par les hommes du village.

Quand le père vint demander sa main, les parents lui répondirent que, comme il ne restait plus qu'elle, la décision revenait à leur fille. Et lorsqu'ils vinrent lui rapporter la nouvelle, elle accepta sans même connaître l'homme qui se proposait pour époux. Plus heureuse que craintive à l'idée de se marier, elle s'imaginait déjà dans la robe nuptiale, motif d'une fête et d'un festin qui se prolongeraient tard dans la nuit.

Le mariage fut célébré cinq mois plus tard, et déjà les mariés s'aimaient comme s'ils s'étaient toujours connus. Et tous les invités de danser pour célébrer la joie de cette union.

Louise naquit peu de temps après.

Hélas, Louise naquit trop tôt.

C'était au milieu de la nuit, en octobre de l'an 1682, alors qu'on l'attendait un mois plus tard. La sage-femme arriva à l'instant où la jeune mère sentit que son enfant était sur le point de naître. On crut qu'elle ne survivrait pas. Et le père, horrifié à l'idée que sa jeune épouse le quitte aussi vite, était penché sur elle et la suppliait de vivre, lui disant que c'était trop tôt, qu'ils avaient encore un très long chemin à faire ensemble. Il lui répétait qu'elle ne pouvait pas mourir, que si elle mourait, lui ne survivrait pas, et que ce serait trop triste de mourir alors qu'ils s'aimaient. Puis il levait la tête vers le ciel, implorait Dieu, le suppliait de venir insuffler quelque fragment de vie à sa bien-aimée, même quelques instants, le temps suffisant pour se dire adieu.

Affaissé sur le cœur de sa femme aux battements de plus en plus faibles, le père en oublia même l'enfant. Puis des pleurs retentirent dans le silence.

Le père leva la tête et se tourna vers ce petit être qu'il croyait perdu : « Il est vivant... murmurait-il. Mon Dieu, il est vivant... C'est une fille ? » demanda-t-il, et la sage-femme acquiesça. « C'est une fille... c'est une fille et elle est vivante ! Gloire à Dieu ! » Il eut un éclat de joie et vint la prendre dans ses bras. Il l'éleva, la porta à la hauteur de ses yeux, la contempla en riant, admirant cette

nouvelle présence qu'on n'osait plus espérer. Il remercia le ciel de lui avoir donné cet enfant et il fit la promesse que son bébé vivrait.

Mais lorsqu'il tourna la tête vers la jeune mère qui mourait sans avoir vu sa fille, il sentit une larme perler au coin de l'œil. Il s'approcha du lit, blême, tremblant ; une partie de son cœur venait de se briser quand soudain, le bébé se mit à hurler.

Le souffle de vie ranima la mourante. Les vagissements de sa fille l'empêchèrent de partir, et elle sentit que, lentement, elle revenait à la vie. Alors le père s'approcha, la petite se tut, et quand sa mère ouvrit les yeux, elle découvrit ce doux et petit visage qu'un rayon de lune venait éclairer.

Vous êtes sauvés par la grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu.¹

C'était il y a vingt ans, et maintenant Louise sillonne la colline jusqu'à l'orée de la forêt, s'y réfugie et s'y plait.

Le jour, quand les cigales chantent et rythment le temps, elle sort son troupeau de chèvres et les emmène escalader les alentours. Depuis cinq ans, elle retrouve sa cousine chaque samedi, et elles passent leur journée ensemble, de la boulangerie à la chèvrerie. Louise vend son fromage et Jeanne son pain. Fille d'un père boulanger, son frère et elle ont pour habitude de vendre

¹ La Bible, Epître aux *Ephésiens*, chapitre 2, verset 8

ce qu'il a confectionné. Toutes deux sont de la RPR¹, mais il ne faut pas le dire.

Elles vivent au temps où il ne fait pas bon être protestant.

« Reste-il encore du pain pour ce soir ?

- Non, il faudra retourner à la boulangerie. »

La vente terminée, Jeanne et Louise remplissent leurs paniers des fromages restants, puis elles prennent la direction du domaine au sommet de la butte. Mais avant de rentrer, elles passent récupérer le repas du soir chez le père de Jeanne.

« Alors, tes parents ont-ils décidé de te marier ? demande Louise.

- Oui.

- Oui ? Et avec qui ?

- Je ne sais pas encore. Ils cherchent.

- Vous avez besoin de terres ?

- Non, je ne crois pas. Enfin, peut-être...

- C'est pour savoir si ce sera un voisin.

- J'espère que ce ne sera pas le fils des *néci*² !

- Mais non, tes parents ne choisiront jamais un gendre catholique. La tradition réformée maintenant, c'est de se marier cachés. »

¹ Religion Prétendue Réformée : nom donné par les Catholiques depuis la Réforme pour désigner les Protestants en France.

² Prononciation des initiales de "Nouveaux Convertis" en occitan : les Protestants qui se convertissaient au catholicisme.

Elle baisse les yeux, et s'arrête pour ramasser une fleur. « Cela fait quelques années que mon père me dit qu'il regarde les étoiles, le soir. Moi aussi j'ai regardé les étoiles hier, et elles étaient moins belles qu'il y a deux jours. On dit qu'un ciel étoilé, c'est un message codé. Eh bien des étoiles qui ne brillent plus, cela ne s'annonce pas très joyeux. Elles brillaient un peu, oui, mais elles brillaient mal. Même la flamme de ma bougie éclairait mieux la nuit. Alors dans une obscurité si laide, des torches qui se suivent entre les arbres, cela apparaîtrait comme quelque chose de beau. Puis j'ai réalisé que c'était une horde de dragons¹ qui arpentait la forêt, une nuit que même les nuages auraient embellie.

- T'ont-ils vue ?

- Non, personne ne s'est aperçu de ma présence. Ils n'ont fait que passer. »

Elles commencent à apercevoir la chèvrerie au sommet de la colline, et toutes deux se taisent lorsqu'elles l'atteignent. Les frères et sœurs de Louise sont dehors, avec leur mère. C'est seulement à l'intérieur que les deux cousines reprennent leur discussion.

« La nuit, dit Louise, les soldats cherchent à surprendre les assemblées secrètes. Ils accordent peu d'importance à ceux qui ne se cachent pas.

- Quand la prochaine assemblée aura-t-elle lieu ?

- Demain soir.

¹ Nom donné aux soldats du roi Louis XIV : il avait instauré les *dragonnades*, un système de persécution ayant pour but de pousser les Protestants à renoncer à leur religion.

- Où donc ?
- A la grotte de Rouville. »

Louise relève la tête.

- « Jeanne ?...
- Quoi ?
- Es-tu au courant pour..?
- Oui. »

Louise baisse à nouveau les yeux et tire une chaise sur laquelle elle s'assied. « Ce n'est peut-être qu'une rumeur, mais moi je crois que c'est vrai. Quand on m'a dit que les dragons ont essayé de violer la fille et qu'ils ont tué le père qui voulait les en empêcher, j'ai imaginé la scène qui se déroulerait ici, chez moi : des hommes illettrés qui viendraient nous faire du mal, ignorant ce qu'est réellement la Réforme, et croyant assurer le salut de leur âme en tuant d'autres hommes ; vois-tu, plus ils obéissent aux ordres, plus ils oublient l'essentiel de leurs actions... »

*Je suis de la couleur de ceux qu'on persécute.
[...] Plus une race humaine est vaincue et flétrie,
Plus elle m'est sacrée et devient ma patrie.¹*

De retour à la maison, M. Pujol ne remarqua pas la bille oubliée sur le seuil. Il glissa dessus et manqua de se

¹ Alphonse de LAMARTINE, *Toussaint Louverture*

casser le dos en tombant lourdement sur le sol. « Ah saloperie ! » Il se releva péniblement et envoya voler la bille d'un coup de pied. Il s'épousseta en maugréant, enleva sa veste et retira son chapeau qu'il posa sur la commode de l'entrée. Il se débarrassa également du journal aux mauvaises nouvelles.

Alors qu'il montait à l'étage, il aperçut une petite tête blonde au fond de la pièce. « Qu'est-ce que tu fais là ? dit-il. Viens, tu ne dois pas rester près des fenêtres. » Et l'enfant courut vers lui. En haut des escaliers, à travers une porte entrebâillée, on voyait Mme Pujol s'affairer à préparer une nouvelle chambre. Lorsqu'elle aperçut son mari qui s'était approché, elle s'exclama en chuchotant : « Trois gosses arrivent demain ! Est-ce que tu penses qu'on peut avoir assez de place si on colle les lits les uns aux autres ?

- Quoi ? Mais on avait dit qu'on ne cachait plus de nouveaux enfants !

- Ah bon, on a dit ça ?

- Mais bien sûr ! Maintenant que les Allemands sont là, les gosses ne sont plus en sécurité ! On avait dit qu'on envoyait en Suisse ceux qu'on avait, mais qu'on arrêtait d'en prendre ! »

Mme Pujol fronça les sourcils, puis elle demanda à la petite tête blonde de sortir. « Mais on ne va pas les laisser dehors, ces trois gamins ! dit-elle après que la porte fut fermée. Où veux-tu qu'ils aillent, sinon ici ? Personne ne va plus les prendre. Et puis, reprit-elle, on a des cachettes, elles servent pour quand les Allemands viennent. Que les enfants soient *nouveaux* ou non, ça n'a aucune importance. Ils seront en sécurité, ici, puisqu'on a tout prévu. »

M. Pujol fit signe qu'il avait compris. Puis, résigné, il aida son épouse à rapprocher les lits.

Le lendemain, à dix heures, seuls deux enfants arrivèrent chez les Pujol.

« Mais... vous n'étiez pas trois ? demanda M. Pujol à la grande fille de quinze ans.

- Si, au début nous devons être trois. Mais le plus petit n'est pas venu avec nous.

- Et où est-il ?

- Je ne sais pas. Il est peut-être resté à Clermont-Ferrand...

- J'irai demander au pasteur cet après-midi», dit Mme Pujol. Et elle prit les bagages des enfants qui la suivirent à l'étage.

M. Pujol voulut refermer la porte, mais il aperçut, au loin, trois voitures allemandes se diriger vers les habitations. Il courut vers l'escalier et cria : « Au grenier ! », en escaladant les marches aussi vite que possible. L'alerte « Au grenier ! » signifiait l'ordre imminent de partir se cacher. Mais en réalité, personne ne montait au grenier. Le domaine était équipé de plusieurs cachettes réparties dans chaque pièce, la plus grande se trouvant sous une armoire, creusée dans le sol, et dont la trappe était le plancher du meuble.

En moins d'une minute, chaque enfant avait gagné son lieu secret.

Dehors, un soldat frappait aux portes de chaque propriété que les gens s'empressaient d'ouvrir afin d'éviter qu'elles ne soient entièrement démolies. Ils étaient plusieurs, et l'un d'eux vint frapper violemment au domicile des N. Craintivement, Monsieur N. ouvrit.

« Monsieur, dit l'Allemand avec un fort accent. Des soldats ont aperçu hier un groupe de clandestins pénétrer dans la forêt. Ils suivaient un guide, et la patrouille recherche cet homme. Je sais que vous le connaissez.

- Mais non, je ne sais pas ! Comment pourrais-je le savoir ? dit l'homme, éperdu.

- Ne mentez pas. Tout le monde se connaît, ici.

- Je ne connais aucun passeur.

- Pourquoi vous obstinez-vous ?

- Je vous dis la vérité, je vous le jure !

- Vous feriez mieux de nous l'avouer, et il ne vous arrivera aucun ennui. » Et il tourna la tête vers les soldats qui l'escortaient, la mitrailleuse à la main. « Réfléchissez-y », ajouta l'Allemand. Puis ils partirent.

M. Pujol, qui avait tout entendu, reprit son souffle lorsque les soldats remontèrent dans les véhicules.

Accoudé au muret qui séparait les propriétés, un voisin était venu voir la voiture qui partait.

« Dites donc, hé ! Belle bagnole, hein ! dit-il à l'intention de M. Pujol.

- Ben, c'est une bagnole allemande, quoi.

- Quoi ? Des Allemands ? Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici ?

- Je crois qu'il y en a qui cachent des Juifs. Ils sont venus vérifier qu'il n'y avait personne.

- Pff, y en a vraiment qui se cassent la tête. » Le voisin sortit une cigarette et se la planta dans la bouche. « Résister pour le pays, encore je veux bien, c'est comme en 14, on se battait pour la patrie. Mais risquer de se faire flinguer pour cacher des youpins, ça je comprends pas. C'est leur problème, quoi. » Il haussa les épaules. « Je suis pas concerné, moi, je veux pas me foutre dans les emmerdes ! Je suis pas juif et j'ai fait Verdun !

- Vous voulez pas l'allumer, votre cigarette ?...

- Si, mais j'ai pas de feu. » Et il montra ses poches vides, la cigarette pendant à ses lèvres. « Dommage »,

pensa M. Pujol. Le voisin reprit : « Moi, je crois que Pétain il a pas complètement tort. Y a trente ans, on s'est déjà battus contre les Boches, on n'a pas envie d'un nouveau massacre. Au bout d'un moment, il faut faire des concessions. Et puis Pétain, c'est pas n'importe qui ! Il est maréchal hein, il nous a fait gagner la guerre en 18, il a fait ses preuves, c'est sûr ; non, moi je crois qu'on peut lui faire confiance. Et aussi, c'est mieux que le communisme. Vous imaginez la France communiste ? Mais ce serait terrible ! Je tremble rien que d'y penser ! Et alors là, on pourrait même plus se plaindre comme on le fait maintenant. Ah non, alors ça, il ne faut surtout pas, jamais !

- Bien sûr, mais...

- Ah oui mais concernant les Juifs : moi, j'ai rien contre, hein. Mais je dois dire quand même que s'ils ont vraiment provoqué cette foutue crise, là, je risque de leur en vouloir, parce que bon, mes économies... c'est pas qu'elles sont à l'eau, mais presque. Je vous raconte pas les emmerdes que j'ai eues à cause de ça. Et mon père, hein, je vous raconte pas sa détresse parce que ça me fait de la peine rien que d'y repenser. De toute façon, comme j'ai dit, je vais pas me mêler de ça. Chacun ses problèmes, ça sert à rien de se rajouter des emmerdes si on peut rester en dehors de tout ça, vous êtes d'accord avec moi, non ?

- Evidemment, mais...

- Puis j'ai déjà donné en 14. Maintenant c'est au tour des autres, non ? J'me résigne, voilà. Qu'on me foute la paix, c'est tout ce que je demande. Parce que... »

M. Pujol l'interrompit d'un geste. « Alice ! cria-t-il en direction de la maison, pourrais-tu m'apporter des allumettes, s'il te plaît ? »

Mme Pujol apparut peu de temps après, et elle tendit la boîte à son mari qui était venu vers elle :

« Tu t'es remis à fumer ?

- Non, c'est pour monsieur, dit-il en désignant le voisin.

- Tu es bien charitable...

- C'est pour qu'il fume sa clope et la ferme un peu... », chuchota-t-il à Mme Pujol, pendant que le voisin examinait sa cigarette entre ses mains. M. Pujol revint et la lui alluma hâtivement.

« Qu'est-ce qu'on disait, déjà ? demanda le voisin.

- Qu'il faisait beau !

- Ah oui. Beau temps, hein ? On s'croirait pas au printemps... » Et il rêvassa en fumant tranquillement, sans remarquer que M. Pujol était retourné chez lui.

Le soir, à l'heure du dîner, le troisième enfant arriva. Il s'appelait Michel. Il portait un manteau épais, un manteau d'hiver, et une écharpe qui lui cachait la moitié du visage.

Sa mère était avec lui.

Mme Pujol les fit entrer et ferma la porte sur eux. La mère était blonde, un blond doré que la nuit ne parvenait pas à cacher. Elle était jeune, 25 ans à peine, et elle tenait fermement la petite main du gosse dans la sienne, serrant parfois trop fort, de peur de perdre ce petit être innocent et de ne jamais le retrouver.

Elle n'en dit pas beaucoup, hormis le fait qu'elle préférait que son enfant soit en sécurité loin d'elle plutôt qu'ils soient arrêtés tous les deux. Elle avait souri, avec cet air triste dans les yeux, puis elle s'était accroupie à la hauteur de son fils. Elle lui avait expliqué qu'il resterait ici, que c'était important de bien suivre ce qu'on lui dirait de faire, qu'elle viendrait le rechercher dès qu'elle pourrait. Elle lui dit encore qu'il ne fallait pas s'inquiéter,

que tout irait bien. Et pour cacher ses larmes, elle s'était empressée de le serrer dans ses bras en ajoutant : « Tu seras sage, hein... »

Sur sa veste demeuraient des marques de fils arrachés, presque jaunes.

« Au revoir, Maman. »